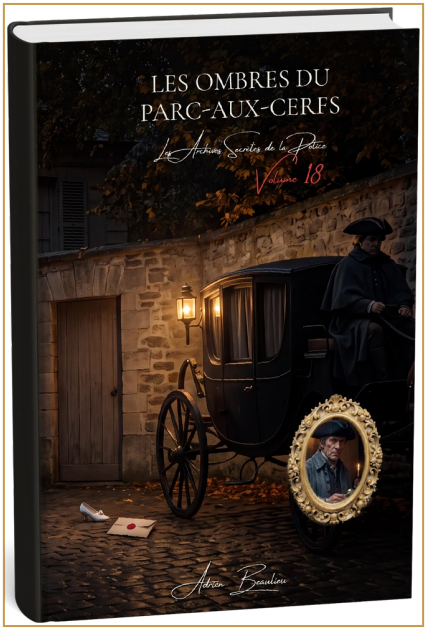
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome VI : Le Temps des Prophètes et des Monstres



Les Ombres du Parc-aux-Cerfs

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. L’envers du beau siècle

Il est des siècles qui se croient la lumière du monde, et qui traînent derrière eux une ombre à la mesure de leur éclat. Le nôtre — j’entends celui dont je vais parler, cette année 1753 où la France se jugeait la plus policée des nations — fut de ceux-là ; et si j’ai longtemps hésité avant d’ouvrir le carton qui contient l’affaire que voici, ce n’est pas que les faits m’en manquassent, car ils y sont, notés, datés, contresignés d’une main d’administrateur, mais parce qu’il m’en coûtait de les regarder en face. Un historien n’a pourtant pas le droit de détourner les yeux. J’ai passé ma vie parmi ces liasses que la Révolution a jetées dans nos greffes comme la mer jette ses épaves ; j’ai tenu dans mes mains les registres de tous ceux qui ont commandé la police de Paris depuis un siècle et demi ; et je puis dire qu’aucun de ces cartons ne m’a laissé au cœur ce poids-là. Car les autres content des crimes, et celui-ci conte la manière dont on les couvre ; les autres montrent la police aux prises avec le mal, et celui-ci la montre au service du mal. C’est toute la différence, et elle est immense.

Qu’on se figure d’abord ce Paris-là, car sans lui l’on ne comprendrait rien. C’était le temps où l’esprit régnait ; où l’on disputait dans les salons de la nature de l’âme et du meilleur gouvernement des hommes ; où de grands ouvrages paraissaient, qui prétendaient ranger tout le savoir humain par ordre de lettres, et faire reculer les ténèbres devant la seule force de la raison. On se piquait de tout comprendre et de tout réformer. Les dames tenaient bureau d’esprit, les abbés versifiaient, les fermiers généraux protégeaient les

philosophes, et il n'était si mince causeur qui n'eût son mot sur la tolérance et sur le bonheur des peuples. Le roi Louis, quinzième du nom, était encore le Bien-Aimé, quoique cet amour-là commençât de pâlir ; et à Versailles régnait, à côté de lui et pour ainsi dire à sa place dans le gouvernement des grâces, une femme de qui l'on ne parlait qu'avec un mélange d'admiration et d'envie, madame la marquise de Pompadour. Tout cela brillait, tout cela raisonnait, tout cela se croyait la fine fleur de la civilisation.

Et sous ce vernis — car ce n'était qu'un vernis, et je vais le prouver —, la même ville abritait une police qui tenait registre des filles du peuple comme un maquignon tient l'état de ses bêtes ; qui les repérait, les cotait, les classait sur des feuilles qu'elle appelait des bulletins ; et qui, à l'occasion, en livrait quelqu'une, discrètement, la nuit, dans un carrosse aux rideaux tirés, à un usage dont nul n'osait dire le nom. Le siècle de la raison avait son bureau des ténèbres. La main qui écrivait l' Encyclopédie et la main qui fermait la portière du carrosse appartenaient à la même cité, respiraient le même air, se croisaient peut-être au coin de la même rue. Voilà ce qu'il faut avoir présent à l'esprit pour entendre ce qui suit ; car mon récit ne descend pas dans un cloaque étranger au beau monde : il descend sous le beau monde lui-même, dans la cave de sa maison.

Je tiens l'affaire de trois sortes de sources. J'ai d'abord les pièces de la lieutenance — ordres, notes, rapports — telles que le temps me les a laissées, mutilées et éloquentes. J'ai ensuite le récit, recomposé de mémoire d'homme et de quelques dépositions, de ce que fit et vit un certain inspecteur de police dont on entendra beaucoup le nom, et qui fut l'honneur de cette histoire au milieu de tant de bassesses. Et j'ai enfin, chose plus rare et plus troublante, quelques feuillets de ce que

l'on nommait alors un Livre de Raison : ce registre intime où le maître de la police consignait, pour lui seul, non plus les affaires du dehors, mais les raisons du dedans — ses calculs, ses justifications, sa conscience aux prises avec ses ordres. Le maître, ici, s'appelait Nicolas René Berryer. Il fut lieutenant général de police de Paris de l'an 1747 à l'an 1757, et il devait sa charge à la faveur de la marquise, dont il était l'homme. Ces pages-là, le lecteur les lira sous les miennes, comme on entend une seconde voix sous la voix qui parle ; et il jugera, comme j'ai jugé, cet homme qui écrivait pour se justifier, et qui, à chaque ligne où il se lave, se salit davantage.

Ouvrons donc son registre au premier feuillet qui touche notre affaire. Il est daté de l'automne de 1753.

Je commence ce cahier comme on commence une confession que nul prêtre n'entendra ; car il est des choses qu'un homme de ma charge ne peut dire à personne, et qu'il faut pourtant qu'il se dise à soi-même, sous peine de ne plus savoir qui l'on est.

On me tient, dans cette ville, pour un homme dur. Je le sais. J'ai entendu ce qu'on murmure sur mon compte, dans les antichambres où l'on me craint et dans les ruelles où l'on me hait ; et je n'ignore pas que mon nom, depuis l'affaire de mai — celle des enfants, celle de la populace ameutée —, est prononcé par le petit peuple avec un frémissement de rancune. Soit. Un lieutenant de police n'est pas fait pour être aimé. Il est fait pour que la ville dorme, pour que le marchand ouvre sa boutique sans crainte, pour que le carrosse du grand seigneur et la charrette du maraîcher passent sur le même pavé sans que l'un écrase l'autre. Cet ordre-là ne se tient pas avec des paroles douces. Il se tient avec des mouches, des registres, des lettres de cachet, et une main qui ne tremble pas. J'ai cette main.

Mais l'ordre de la rue n'est pas le seul que je serve, et c'est ici que ma plume hésite. Je sers aussi le repos d'un plus haut lieu. La marquise — car c'est à elle que je dois tout, et je ne suis pas de ces ingrats qui renient l'échelle par où ils sont montés — la marquise veut que le Roi soit tranquille, et que rien, dans les affaires du cœur ou des sens de Sa Majesté, ne vienne troubler l'État ni donner prise aux méchants. C'est une politique, et une sage. Un roi doit vivre ; s'il ne trouve auprès de lui de quoi contenter une nature que Dieu a faite ainsi, il ira la contenter ailleurs, chez de grandes dames qui se feront un marchepied de sa faiblesse, ou chez des intrigantes qui vendront ses secrets à l'étranger. Mieux vaut donc — la marquise l'a compris, et moi après elle — que ces choses se fassent dans le silence, à l'écart, avec des personnes de nul poids, qui ne demandent rien, qui ne savent rien, et qu'on peut, le moment venu, établir honnêtement et renvoyer. Cela s'appelle gouverner. Cela ne s'appelle pas — je le note, car quelqu'un, un jour, l'écrira à ma place et plus durement — cela ne s'appelle pas encore un crime.

Car il y a, dans cette affaire, une part que ma politique n'atteint pas, et que ma plume, pour honnête qu'elle veuille être avec moi seul, aime mieux effleurer que saisir. On m'a fait entendre, il y a quelque temps, que le service dont je parle demandait, à présent, plus de bras et de vigilance qu'auparavant ; qu'il ne suffisait plus de fermer les yeux, mais qu'il fallait une main qui conduisît, qui surveillât, qui répondît du silence. Une maison, à Versailles, où l'on tient une personne ; des allées et venues qu'il faut couvrir ; un secret qui, s'il venait à s'éventer, ferait plus de bruit que dix émeutes. On me demande d'y mettre un de mes hommes. Non plus de tolérer de loin, comme on tolère la boue d'un ruisseau : d'organiser, de près, avec des ordres écrits de ma main. Il y a là une différence que je vois fort bien,

et que je m'efforce de ne pas trop regarder. Tolérer un mal, ce n'est pas le faire ; le servir, c'est déjà autre chose ; le régler, le pourvoir, en tenir les écritures — je cherche le mot et je ne l'écrirai pas.

Que celui qui me lira un jour — s'il se trouve, dans quelque siècle, un homme pour ouvrir ces pages — ne me juge pas trop vite. Qu'il se demande d'abord ce qu'il eût fait, lui, à ma place : avec une charge qui tient à un fil, une faveur qui peut se retirer d'un mot, un roi qu'il faut servir dans ses grandeurs comme dans ses faiblesses, et toute une ville sur les épaules. On ne gouverne pas les hommes avec les mains propres. Je le savais en prenant cette charge, et je l'ai acceptée. Le reproche que je me fais ce soir n'est pas d'avoir les mains sales ; un lieutenant de police les a toujours. C'est de sentir, pour la première fois, que la tache monte, qu'elle a passé le poignet, qu'elle gagne, et que je ne saurais plus dire jusqu'où elle ira.

Voilà ce que je me dis. Et pourtant, ce soir, à relire l'ordre que j'ai donné aujourd'hui à l'un de mes inspecteurs, je sens que je me suis engagé sur une pente, et que le pied, une fois posé là, ne remonte pas.

Cet inspecteur, il faut à présent que le lecteur le connaisse, car c'est à hauteur de ses yeux que va se voir désormais tout ce que le Livre de Raison ne dit qu'en haut et de biais.

Il se nommait Gabriel Sarrazin, et il servait la police de Paris depuis assez d'années pour en connaître les dessous sans en avoir pris le pli. C'était un homme de quarante-cinq ou cinquante ans, solide, de taille moyenne, le visage carré, l'œil gris et attentif, de ceux qu'on remarque peu dans une foule et qui remarquent tout. Il était né dans le peuple, aux confins d'un de ces faubourgs où l'on entre au monde entre une échoppe et un ruisseau, et il n'en avait jamais rougi ; au

contraire, il tenait de cette origine ce qui faisait sa force, une connaissance des petites gens que nul rapport de mouche ne remplace, et le don de se faire ouvrir les portes basses où les commissaires en robe n'entraient qu'à coups de sergents. Il avait débuté sous de vieux maîtres, appris le métier des mains qui l'avaient fait avant lui, et s'était formé une manière à soi : lente, patiente, défiante de l'apparence, entêtée du fait. Il croyait aux faits comme d'autres croient au ciel. Donnez-lui un fait, un seul, et il ne le lâchait plus qu'il n'en eût tiré le suivant, et de proche en proche toute la chaîne. Cette foi-là l'avait bien servi, tant qu'il avait poursuivi des voleurs, des faux-sauniers, des tueurs de cabaret ; elle allait, dans l'affaire présente, le mener au bord d'un gouffre où le fait ne sert plus de rien, parce que le coupable est trop haut pour qu'aucun fait l'atteigne. Mais il ne le savait pas encore, ce matin où on le manda.

Il fut appelé à la lieutenance par un billet bref, qui ne disait rien qu'on l'attendît. Il y avait, dans le fait même qu'on ne lui dît rien, quelque chose qui l'avertit ; car il connaissait la maison, et il savait que les missions qu'on annonce sont les moins graves, et qu'on ne fait taire un ordre que lorsqu'il pèse. Il vint donc, et on le fit entrer, non dans le grand cabinet où le lieutenant recevait d'ordinaire, mais dans une pièce plus retirée, où le jour d'automne entrait avare par une haute fenêtre, et où Berryer l'attendait debout, le dos à la cheminée.

Sarrazin avait souvent vu son maître de loin, aux audiences, dans le mouvement des affaires ; il l'avait rarement vu ainsi, de près et seul à seul. Il fut frappé de l'air de l'homme. C'était une figure sèche, intelligente, avec quelque chose de las au coin des yeux que la dureté du reste ne parvenait pas tout à fait à couvrir. Berryer le regarda un

instant sans parler, comme on jauge un outil dont on va se servir et qu'on veut d'abord éprouver.

— On m'a dit du bien de vous, Sarrazin, commença-t-il. On m'a dit que vous étiez un homme sûr, et discret, et qui sait obéir sans poser trop de questions. Est-ce vrai ?

— J'obéis, monsieur, répondit l'inspecteur. Pour les questions, je n'en pose qu'autant qu'il en faut pour bien faire ce qu'on me commande.

Un pli qui pouvait être un sourire passa sur les lèvres du lieutenant.

— C'est peut-être déjà trop, dit-il. Mais nous verrons. J'ai pour vous une besogne qui ne ressemble pas aux autres, et où l'on vous demandera précisément d'en poser le moins possible. Il s'agit d'un service. Un service qui touche de fort près au repos de l'État, et que je ne puis confier qu'à un homme de qui je sois assuré. Vous serez chargé, pour un temps, d'un soin particulier : veiller à ce qu'une certaine maison — je ne vous dis pas encore laquelle — soit servie avec exactitude et discrétion. Vous escorterez ; vous surveillerez ; vous vous tairez. Voilà tout.

Sarrazin ne répondit pas sur-le-champ. Il avait servi assez longtemps pour savoir que les phrases les plus polies sont parfois les plus lourdes, et il pesait celles-là. Une certaine maison. Un service qui touche au repos de l'État. Vous vous tairez. Chacune de ces paroles ouvrait une porte sombre, et derrière chaque porte il en devinait une autre, et derrière la dernière, une chose qu'on ne voulait pas nommer.

— Monsieur me pardonnera, dit-il enfin, mais pour bien servir une maison, il faudrait que j'en connusse au moins le nom, et le maître.

— Non, dit Berryer, et le mot claqua, net. Vous n'en connaîtrez pas le maître, et le nom ne vous servirait de rien. C'est justement là ce qu'il faut que vous entriez dans la tête, Sarrazin, une fois pour toutes, et que vous vous teniez pour dit : vous ne saurez que ce qu'il faut. Pas un mot de plus. Vous exécuterez ce qu'on vous transmettra, par les voies qu'on vous indiquera, sans chercher au-delà. Il y a, dans ce service, des choses qu'il vaut mieux ignorer, non pour vous en dérober la peine, mais pour votre propre sûreté. Un homme qui sait trop est un homme qu'on ne peut plus protéger. Voulez-vous que je vous protège, ou voulez-vous savoir ?

Il y avait, dans la manière dont cela fut dit, une menace enveloppée de sollicitude, et Sarrazin la sentit passer sur lui comme un souffle froid. Il connaissait ce ton ; il l'avait entendu, de l'autre côté, dans la bouche des coquins qui offrent à un témoin de « le protéger » de ce qui pourrait lui arriver s'il parlait. Que le maître de toute la police de Paris parlât la même langue que ces gens-là, voilà qui lui donna, pour la première fois, le petit soulèvement de cœur qui ne devait plus le quitter.

L'inspecteur baissa les yeux, moins par soumission que pour cacher ce qui devait s'y lire. Il avait, en cet instant, la sensation très nette et très désagréable d'un homme à qui l'on tend un objet enveloppé d'un linge en lui recommandant de ne pas soulever le linge. Toute sa vie de métier lui criait que ce qu'on cache ainsi est ce qu'il faut d'abord voir ; que le secret, dans une affaire, est le lieu même du mal ; et qu'un ordre qui commence par « vous ne saurez pas » est un ordre qui a peur de ce qu'il commande. Mais il y avait, en face de lui,

non pas un coquin qu'il pût confondre, mais le maître de toute la police du royaume ; et derrière ce maître, on le devinait à mille signes, une main plus haute encore, et derrière cette main, une hauteur où le regard d'un inspecteur né dans un faubourg n'osait pas même monter.

Il obéit pourtant. Que pouvait-il d'autre ? Il était homme de police ; l'ordre venait de plus haut que lui, de bien plus haut peut-être qu'il ne l'imaginait ; et il avait, comme tout serviteur, femme à nourrir, place à garder, et cette longue habitude de la subordination qui fait qu'on plie l'échine avant même d'avoir décidé de plier. Il inclina la tête et dit qu'il ferait ce qu'on lui commandait.

— Bien, fit Berryer, visiblement soulagé, quoiqu'il n'en laissât rien paraître qu'un desserrement à peine sensible des épaules. On vous fera tenir vos instructions. Vous n'aurez affaire, pour le détail, qu'à un homme de confiance dont on vous dira le nom au moment voulu. Retenez seulement ceci : ce que vous ferez là, vous le faites pour le service du Roi. Quand un homme peut se dire cela, il peut dormir tranquille.

— Oui, monsieur, dit Sarrazin.

Mais il pensa, et ne le dit pas, que les hommes qui dorment tranquilles n'ont pas besoin qu'on le leur répète.

Ce qui acheva de le troubler, ce fut, en sortant, un détail si mince qu'il eût pu n'y point prendre garde, et qui pourtant s'enfonça en lui comme une écharde.

Comme il traversait l'antichambre, il croisa un commis qui portait à un bureau une liasse de ces feuilles dont la lieutenance était grosse, et l'une d'elles, glissant du paquet, tomba sur le carreau aux pieds de

l'inspecteur. Il se baissa par civilité pour la ramasser, et son œil, machinalement, courut sur les lignes avant qu'il la rendît. Ce n'était rien : une de ces notes de mœurs comme il en circulait par centaines, où quelque agent consignait ce qu'il savait d'une fille — son nom, son âge, sa demeure, son métier, sa conduite. Il lut, sans y penser, une ligne : le nom d'une fille, qu'il oublia sur l'heure ; puis, à côté, ce mot qui le retint : lingère .

Lingère. Il rendit la feuille et poursuivit son chemin ; mais le mot marchait avec lui, et réveillait, du fond où il dormait depuis des années, un visage qu'il ne s'attendait pas à revoir ce jour-là. Il avait eu une sœur, une cadette, qu'on avait placée toute jeune — treize ans, peut-être quatorze — chez une maîtresse lingère d'un quartier voisin, parce qu'à la maison il y avait trop de bouches et trop peu de pain, et qu'une fille qui sait tenir l'aiguille trouve toujours à s'employer. Elle était partie un matin avec son petit paquet sous le bras, contente et effrayée, comme on l'est à cet âge ; et la vie, depuis, les avait éloignés l'un de l'autre, ainsi qu'elle fait des pauvres, sans drame, par la seule usure des jours. Il ne savait même plus au juste ce qu'elle était devenue. Mais il se souvenait de ce matin-là, du paquet, du regard qu'elle avait eu en se retournant au coin de la rue ; et il se dit, sans savoir pourquoi cela lui venait à cet instant, qu'il y avait par toute cette ville des milliers de petites filles pareilles, placées jeunes, penchées sur le linge des autres, et que chacune était la sœur de quelqu'un.

Il chassa la pensée. Elle ne voulait rien dire. Une feuille tombée, un mot, un vieux souvenir : de quoi rêver un homme fatigué. Il ne pouvait deviner que ce mot-là, lingère , était la première maille de la chaîne qui allait, de fil en fil, le tirer jusqu'au fond de cette affaire, et

que le hasard qui lui avait mis sous les yeux cette note perdue n'était peut-être pas tout à fait un hasard, mais l'un de ces avertissements que la vie nous donne et que nous ne comprenons qu'après, quand il n'est plus temps.

Il rentra chez lui par les rues, à pied, comme il aimait à le faire pour laisser reposer son esprit ; et c'est en chemin que la troisième chose vint le trouver, celle qui, avec l'ordre du matin et le mot de la feuille, devait former dans sa mémoire un trio qu'il ne parvint plus à dissocier.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Les Ombres du Parc-aux-Cerfs » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Les Ombres du Parc-aux-Cerfs » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol18